

stitutives et consécutives. Les propriétés fondamentales s'appellent communément *essentiels*, par opposition aux qualités secondaires qu'on dit *accidentelles*. Il faut se tenir en garde contre l'emploi de ces termes; il conviendrait, pour éviter toute équivoque, de les remplacer par les mots *génériques* et *individuelles*. Les attributs fondamentaux, en effet, inséparables de l'objet, sont communs au genre entier, tandis que les attributs secondaires ou les modes ne se trouvent que dans les individus, accompagnés de traits particuliers qui distinguent chaque être de ses semblables; mais au fond les uns et les autres appartiennent à l'essence, et marquent la différence entre l'essence du genre et celle des individus. Les caractères anatomiques du cheval, par exemple, sont de l'essence de cette espèce de pachydermes; la taille, la force, la couleur, les défauts appartiennent à l'essence individuelle, réalisée dans le temps selon les circonstances ou les accidents qui marquent la vie d'un être fini. La pensée, le sentiment, la volonté sont des facultés fondamentales inhérentes à tous les êtres raisonnables: propriétés génériques; les erreurs, les passions, les vices sont au contraire diversement partagés entre les personnes: propriétés individuelles. Les premières sont immuables, indélibiles, éternelles; les secondes, variables, temporelles et susceptibles de modifications. Les erreurs s'effacent, les passions se calment, les vices se perdent, à mesure que l'homme se perfectionne; mais si l'individu est un être complètement déterminé, qui doit avec des moyens bornés s'efforcer d'atteindre un idéal de perfection absolue, il aura vraisemblablement toujours la propriété de se tromper et de faire le mal, et cette possibilité devra encore se réaliser de quelque manière dans toutes les phases de son existence. Les propriétés individuelles ne semblent donc être que des manifestations originales des propriétés génériques ou des appropriations singulières et accidentelles des qualités qui appartiennent à tout le genre. En ce sens, il n'y aurait pas de propriétés purement individuelles; en d'autres termes, ces propriétés ne seraient que des modes, des manières d'être des propriétés générales et communes. Raison de plus

pour ne pas isoler les phénomènes des propriétés, comme nous l'avons déjà fait observer. Que sont la grandeur, l'agilité, les dispositions spéciales d'un animal, sinon l'individualisation des qualités qui se trouvent dans son espèce? Les faits sont des propriétés en acte.

Les propriétés matérielles et formelles regardent le fond et la forme des choses. Si l'on entend par fond l'essence, le *quoi*, et par forme le *comment* ou la manière d'être, toute chose, substance ou propriété, paraît avoir une forme, comme elle a une essence, et peut alors être considérée à la fois dans ses qualités matérielles et formelles. L'espace et le temps, par exemple, sont des propriétés fondamentales, mais quel genre de propriétés? Ce sont des formes; l'espace est la forme de la matière en tant que continue; le temps est la forme de tous les êtres en tant qu'ils sont actifs ou qu'ils se modifient. L'éternité est la forme de ce qui est immuable. La volonté est une propriété matérielle de l'esprit, dont la forme est la liberté. La science à son tour est une propriété de l'âme et une propriété matérielle comme l'art; mais la science de nouveau a une forme et un fond. Le fond de la science est la connaissance, et la connaissance doit être vraie et certaine pour avoir une vertu scientifique. La forme de la science est le système, et le système a pour conditions l'unité, la variété et l'harmonie, qui sont les éléments de toute organisation. Les propriétés matérielles de la science, considérée dans son ensemble, sont donc la connaissance, la vérité et la certitude; ses propriétés formelles sont l'unité, la variété et l'harmonie. L'harmonie implique l'union et la distinction, elle exclut la confusion et la séparation; de là cette formule de l'organisation: unir sans confondre, distinguer sans séparer (1). Même distinction dans les détails de la logique: le jugement et le raisonnement n'exigent qu'une vérité formelle, *vis formæ*, résultant de l'enchaînement des notions et non de leur valeur intrinsèque; la définition, la division et la démonstration réclament en outre

(1) *Esquisse de philosophie morale*. Introduction. Bruxelles, 1834.

une vérité matérielle, *vis materiæ*, provenant de l'accord de chaque notion avec son objet.

Les propriétés ont aussi leurs propriétés. La connaissance, par exemple, est une propriété de la pensée; la responsabilité une propriété de la volonté; la continuité, une propriété du temps, de l'espace, et la divisibilité une propriété de la continuité. Les propriétés immédiates ou primitives dans ce cas se nomment *constitutives*, et les propriétés de propriétés, qui constituent les attributs qu'elles qualifient, sont simplement *consécutives* au sujet de la substance à laquelle elles s'attachent. La responsabilité, par exemple, est un attribut consécutif de l'âme, et constitutif de la liberté.

Il y a, enfin, des propriétés *communes* ou universelles qui paraissent convenir à toutes choses, et des attributs *propres* ou caractéristiques qui n'appartiennent qu'à une seule classe d'objets. La conscience de soi, par exemple, avec la personnalité, la liberté, la perfectibilité et la vie rationnelle qui en dépendent, est un attribut propre de l'homme parmi les êtres finis; l'unité, l'identité, l'activité, la causalité sont des propriétés communes qui se rencontrent à quelque degré dans tous les êtres vivants. C'est là une distinction du plus haut intérêt pour la logique et pour la métaphysique. Pour définir les choses, il faut donner leurs propriétés, mais lesquelles? Les propriétés communes seules ne permettraient pas de distinguer l'objet; les caractères propres seuls ne permettraient pas de le classer: il faut donc réunir les attributs communs et propres. Mais tout objet n'a-t-il pas une quantité innombrable de propriétés? Il faut donc faire un choix. Or la logique a une méthode très sûre pour résumer en quelques mots tous les attributs fondamentaux, constitutifs, communs et propres d'un objet: en vertu de la théorie de l'extension et de la compréhension, les propriétés de l'espèce comprennent aussi les propriétés du genre, de la famille, de l'ordre; on peut donc omettre ces dernières et indiquer toutes les propriétés communes en désignant le genre le plus proche. Quand on dit, par exemple, que le chien est un carnassier, on n'a plus besoin d'énoncer qu'il est un mammifère, un vertébré, un animal, un être organisé.

Il suffit d'ajouter au genre le caractère particulier qui distingue l'objet pour donner une définition à la fois simple et complète. C'est ainsi qu'on dira du cercle: ligne courbe dont la courbure est homogène ou toujours la même; le premier trait signale le genre; le second la différence.

En métaphysique, on peut se demander s'il existe véritablement des attributs universels et des attributs propres. Nous ne sommes pas en mesure de résoudre cette question. Les attributs propres pourraient bien être comme les qualités individuelles une appropriation de caractères plus généraux; cependant cette appropriation même devrait avoir sa raison dans l'essence propre de chaque objet et serait déjà un élément suffisant de distinction. Il y aurait donc toujours, sinon des attributs propres, du moins des manifestations particulières des attributs communs. Voici la portée du problème: s'il y a des attributs propres, ils sont ajoutés aux attributs communs; s'il n'y en a point ou s'ils ne sont que les attributs communs manifestés d'une certaine manière, à telle ou telle puissance, toutes choses, esprits ou corps, hommes ou bêtes, ont un nombre égal de propriétés, sans cesser d'être distinctes. Ce qu'on appelle sens intime dans l'esprit, par exemple, serait au fond la même chose que la cohésion dans la matière: l'une et l'autre propriété indiqueraient le rapport d'un être avec lui-même, mais ce rapport se déterminerait, d'une part, selon l'essence de l'esprit, et de l'autre, selon l'essence de la matière. De même la pensée et la lumière, le sentiment et la chaleur, la volonté et le mouvement, l'amour et l'affinité seraient des expressions analogues d'une même propriété, réalisée sous deux formes diverses dans le monde physique et dans le monde moral. L'esprit et le corps eux-mêmes seraient des termes équivalents, des organismes homologues qui représentent sous deux faces opposées, comme les sexes, une seule et même nature. En un mot, tous les êtres proviendraient de l'Être et auraient ses propriétés à quelque degré, chacun selon sa propre essence. Telle est au fond la théorie de l'unité de substance, qu'on aurait tort de confondre avec le panthéisme, puisqu'elle ne fait qu'exprimer cette thèse religieuse que

tout a sa cause en Dieu et porte les traces de son origine.
« Ex ipso et per ipsum et in ipso sunt omnia. »

Qu'on ne s'étonne pas que cette question des propriétés communes nous jette dans le courant de la métaphysique : c'est la question des *catégories* ou si l'on veut de *l'analogie universelle*, qui a séduit tous les grands esprits. Les catégories, en effet, désignent depuis Aristote, qui a créé le terme, les attributs communs de toutes choses, c'est à dire les points de ressemblance qui existent entre tous les objets de la pensée. Tout est semblable à tout, s'il y a réellement des catégories, en même temps que tout diffère de tout : les choses se ressemblent par leurs propriétés communes, et se distinguent par leur essence propre, qui modifie ces mêmes propriétés. Les attributs de Dieu se réfléchissent dans le monde, les êtres finis sont faits à l'image de l'Être infini, la pensée même correspond à la réalité et les lois de la connaissance sont conformes aux lois générales de la création. Tout est construit sur le même plan, et dès lors tout peut se reproduire fidèlement dans la conscience. Les catégories contiennent le secret de la méthode : qui les possède peut tout connaître, en analysant toutes choses avec ordre d'après l'évolution des éléments les plus simples et les plus fondamentaux de la pensée. La science est acquise quand un objet est complètement déterminé sous tous les rapports. Comment procéder à cette détermination pour ne rien oublier d'essentiel? En examinant successivement l'objet du point de vue de chaque catégorie. Les catégories, enfin, sont une *topique* logique : elles sont les « lieux communs » de la philosophie, c'est à dire une base et un moyen pour le développement scientifique de la pensée. Les lieux eux-mêmes sont une application des catégories à l'art oratoire, application qui doit attendre ses perfectionnements ultérieurs des progrès de la logique.

Le premier système bien connu de catégories est celui d'Aristote. Les mots, d'après le Stagirite, ne peuvent exprimer que dix espèces de choses. Il y a donc dix genres de l'être ou dix points de vue sous lesquels on doit envisager la réalité. Et comme le premier aspect embrasse les autres et s'ap-

plique à tout ce qui est, les catégories sont véritablement des attributs universels ou communs. Du reste, Aristote ne suit aucune marche méthodique pour découvrir les catégories. Mais, quelque incomplètes qu'elles soient, elles ont frayé la voie, elles ont nourri la pensée pendant tout le moyen âge, elles sont encore un travail digne d'admiration. Voici les dix catégories :

οὐσία,	<i>essentia</i> ,	l'essence;
ποσόν,	<i>quantitas</i> ,	la quantité;
ποιόν,	<i>qualitas</i> ,	la qualité;
πρός τί,	<i>relatio</i> ,	la relation;
πού,	<i>ubi</i> ,	l'espace;
πότε,	<i>quando</i> ,	le temps;
ζεῖσθαι,	<i>situs</i> ,	la situation;
ἔχειν,	<i>habitus</i> ,	la manière d'être;
ποιεῖν,	<i>actio</i> ,	l'action;
πάσχειν,	<i>passio</i> ,	la passion.

La première catégorie est celle de l'être ou de l'essence qui est au fond de toutes les autres, parce qu'il y a de l'être partout, et dont les autres ne sont que les accidents; elle seule existe en elle-même et sert de sujet commun à tous les attributs que l'entendement peut affirmer. Ces dix genres, dit Aristote, ne se résolvent pas les uns dans les autres, mais s'unissent simultanément en un même sujet : la qualité n'a pas de quantité, le temps n'est pas l'espace, mais chaque objet possède une quantité et une qualité et se manifeste à la fois dans le temps et dans l'espace. Les catégories sont les éléments les plus simples de la pensée et du langage, elles sont irréductibles, elles n'ont pas de genre supérieur et ne peuvent, en conséquence, se définir; mais elles ont leurs affections, leurs accidents, qui les différencient dans les divers sujets où chacune se réalise. Toutes aussi ont leurs oppositions, qui s'expriment sous la forme de la contradiction, par l'affirmation et la négation, ou sous la forme de la contrariété. Les contraires (*τα ἐναντία*) qui affectent toutes les catégories sont l'être et le non-être, l'un et le multiple,

le même et l'autre, le semblable et le dissemblable, l'égal et l'inégal. La puissance et l'acte, autres contraires, se rapportent à la qualité, à la quantité et à l'espace (1).

Il est aisé de voir ce qui manque à ce tableau de catégories comme méthode, comme unité et comme enchaînement ou combinaison d'idées. La puissance d'abstraction d'Aristote y domine : les catégories ne s'unissent pas entre elles, comme les idées de Platon. Il serait également facile de critiquer les détails du système : les quatre premières catégories sont fondamentales et seront reprises dans la suite ; les autres sont plus ou moins accessoires et accusent la préoccupation d'Aristote de considérer l'individu comme la base de toute réalité. La passion, la situation, la manière d'être ne s'appliquent qu'à des êtres finis ; l'espace ne convient qu'au monde des corps.

Aux dix catégories (prædicamenta), on peut ajouter les cinq catégorèmes (prædicabilia), qui les complètent. Ce sont : le genre, γένος, l'espèce, εἶδος, la différence, διαφορά, le propre, ἴδιον, et l'accident, συμβεβηκός. Ces termes universels comprennent les divers ordres de relations qui existent entre deux choses, sujet et attribut. L'animal, par exemple, est un genre par rapport à l'homme, et l'homme est une espèce par rapport à l'animal. La raison est la différence qui distingue cette espèce des autres : c'est l'excès de la compréhension de l'espèce sur celle du genre. Énoncer le genre et la différence d'une espèce est le but de la définition, qui fait connaître l'essence de l'objet. Le propre dérive de l'essence ; l'accident y est étranger : l'un sera, par exemple, pour l'homme la faculté de parler, l'autre la couleur (2).

Le tableau de Kant est mieux coordonné. Les catégories y sont représentées comme les formes de l'entendement, c'est à dire de la faculté de juger. Elles correspondent donc aux

(1) F. Ravaisson, *Essai sur la métaphysique d'Aristote*, t. I., part. III, liv. III, chap. I. Paris, 1837. — Barthélemy Saint-Hilaire, *la Logique d'Aristote*, t. I.; Paris, 1838.

(2) J. Stuart Mill, *A system of logic*, book I, chapt. VII, 5th edit. London, 1862. — Th. Reid, *Analyse de la logique d'Aristote*.

diverses espèces de jugements et sont elles-mêmes des concepts supra-sensibles, impliqués dans toutes les opérations complexes de la pensée. L'erreur de Kant, en ce point, consiste à s'appuyer sur la division vulgaire des jugements, sans même chercher à la compléter et à la réformer, pour découvrir les éléments les plus simples de l'intelligence. Les catégories ne sont pas postérieures, mais antérieures au jugement. Voici d'abord le tableau des jugements :

1. QUANTITÉ.	2. QUALITÉ.
Jugement singulier,	Jugement affirmatif,
" particulier,	" négatif,
" universel.	" infini.
3. RELATION.	4. MODALITÉ.
Jugement catégorique,	Jugement problématique,
" hypothétique,	" assertoire,
" disjonctif.	" apodictique.

Voici maintenant les catégories qui correspondent terme pour terme aux diverses formes du jugement :

1. QUANTITÉ.	2. QUALITÉ.
Unité,	Affirmation,
Pluralité,	Négation,
Totalité.	Limitation.
3. RELATION.	4. MODALITÉ.
Inhérence (substance et accident),	Possibilité et impossibilité,
Causalité (cause et effet),	Réalité et non-existence.
Communauté (action et réaction).	Nécessité et contingence.

Il y a donc quatre catégories fondamentales, dont chacune en comprend trois autres. Les deux premières classes renferment les catégories mathématiques ; les deux dernières, les catégories dynamiques. Les unes sont simples, les autres sont doubles ou possèdent des termes corrélatifs. Kant fait

observer en outre que la troisième catégorie dans chaque classe résulte de la combinaison des deux précédentes, lesquelles sont opposées entre elles comme membres d'une division dichotomique. Ainsi la totalité est la pluralité ramenée à l'unité; la limitation est la réalité unie à la négation; la communauté ou réciprocité exprime la causalité de substances qui dépendent les unes des autres; la nécessité enfin désigne l'existence réelle déduite de la pure possibilité.

La correspondance se comprend sans peine entre les catégories et les jugements de quantité. La qualité présente une difficulté, au sujet du troisième élément qu'elle contient dans les deux tableaux. Il semble étrange que Kant fasse correspondre la catégorie de la limitation au jugement infini. Mais l'erreur est plutôt dans les termes que dans les choses. L'auteur appelle jugement infini une proposition qui est positive sous un rapport, quant au verbe ou à la relation, et négative sous un autre, quant au sujet ou à l'attribut. Il donne pour exemple : l'âme est non mortelle, ce qui veut dire que l'âme est comprise positivement dans l'extension sans limites des choses qui ne sont pas périssables. Toute équivoque disparaîtrait si l'on distinguait entre le caractère positif ou négatif des termes et du rapport qu'on établit entre eux, et si l'on appelait jugements limitatifs les propositions dans lesquelles se rencontrent à la fois l'affirmation et la négation. La troisième classe est exposée à des objections plus graves. Pourquoi Kant ne distingue-t-il que trois sortes de relations? C'est apparemment pour conserver la symétrie du tableau. Mais la classification même est arbitraire, la correspondance est forcée entre les catégories et les jugements. Le jugement catégorique exprime entre le sujet et l'attribut une relation pure et simple, qui n'a rien de commun avec la substance. Le jugement hypothétique désigne que les deux termes sont unis par un rapport de conditionnalité plutôt que de causalité. Le jugement disjonctif, qui représente la division du sujet en ses diverses espèces, n'offre qu'une analogie lointaine avec l'idée de la réciprocité. Kant fonde cette analogie sur la coordination qui existe entre les

espèces d'un même genre et sur la détermination réciproque de ces espèces, dont chacune exclut les autres; mais il n'y a rien là qui rappelle l'action et la réaction comme catégories dynamiques. La quatrième classe n'a pas les mêmes défauts, mais les modalités de l'existence, si importantes pour la métaphysique, ont été mal déterminées par Kant, comme postulats de la pensée empirique (1).

Les catégories de Kant sont encore généralement adoptées. On a proposé en France de les réduire à deux, la substance et la causalité; mais une pareille tentative n'a rien de sérieux, car il s'agit de découvrir l'ensemble des attributs universels plutôt que la racine commune de toutes les idées; sinon, la substance suffirait, puisque toutes les propriétés, y compris la cause, ne peuvent être que les attributs de la substance ou de l'être. Un autre auteur, qui marche sur les traces de Kant en exagérant ses défauts, a exposé un système nouveau de catégories, comme lois générales de la représentation :

CATÉGORIES.	THÈSE.	ANTITHÈSE.	SYNTHÈSE.
RELATION.	<i>Distinction.</i>	<i>Identification.</i>	<i>Détermination.</i>
Nombre.	Unité.	Pluralité.	Totalité.
Position.	Point (limite).	Espace (intervalle).	Étendue.
Succession.	Instant (limite).	Temps (intervalle).	Durée.
Qualité.	Différence.	Genre.	Espèce.
Devenir.	Rapport.	Non-rapport.	Changement.
Causalité.	Acte.	Puissance.	Force.
Finalité.	État.	Tendance.	Passion.
Personnalité.	Soi.	Non-soi.	Conscience.

La catégorie première de M. Renouvier est donc la *relation*. On avait pensé jusqu'ici que la relation présupposait au

(1) I. Kant, *Kritik der reinen Vernunft*, Elementarlehre, II Theil, I Abth., I Buch, I Hauptst. und II Buch, II Hauptst.

moins deux termes, savoir les choses qui sont unies « *fundamentum relationis*, » et qu'il était impossible dans la connaissance de faire abstraction des êtres ; mais l'auteur prétend que l'unique objet de la pensée est le phénomène et que le phénomène est un rapport. La fonction de la pensée consiste donc à unir et à séparer des rapports par la synthèse et par l'analyse, et telle est aussi l'évolution que subit la catégorie des catégories, la relation. Les représentations sensibles qui forment toute la connaissance humaine sont gouvernées par les lois de la thèse, de l'antithèse et de la synthèse : elles se manifestent en deux termes qui s'excluent, sous le caractère de l'antinomie, mais au lieu de conduire à la contradiction, elles se ramènent à l'unité dans la synthèse du troisième terme, comme l'enseigne Hegel.

La détermination est la synthèse de la distinction et de l'identité, qui sont contraires. Déterminer, dit l'auteur, c'est limiter : tous les objets supra-sensibles de la pensée, l'infini, l'absolu, la substance, sont donc nécessairement éliminés de la phénoménologie ; on détermine en distinguant et en identifiant, c'est à dire en unissant. La totalité, qui est un nombre, est l'un du multiple ou le multiple de l'un, la synthèse de l'unité et de la pluralité. L'étendue est la synthèse du point et de l'espace, une limite avec intervalle ou un intervalle limité ; l'espace infini est donc une notion contradictoire. La durée est la synthèse de l'instant et du temps, c'est un temps limité, il n'y en a point d'autre. La qualité se montre dans l'espèce, qui est la synthèse du genre et de la différence ; c'est le genre de la différence ou la différence du genre. Après le nombre, la position, la succession et la qualité viennent les catégories des rapports instables. Le devenir ou le changement d'états est le non-rapport du rapport ou le rapport du non-rapport, c'est à dire la synthèse du même et de l'autre ou de l'être et du non-être à deux instants successifs que la représentation distingue, quoique l'expérience ne les sépare pas. La force est l'acte de la puissance ou la puissance de l'acte, c'est en d'autres termes la synthèse de deux phénomènes, l'un réel, l'autre possible, qui sont considérés comme cause et effet l'un à

l'égard de l'autre ; car les causes se réduisent à des rapports de succession, comme le voulait Hume. La tendance est un intervalle de deux états, comme la puissance est un intervalle de deux actes, mais la première n'a qu'une seule direction, qui est sa fin ; deux états définis qui limitent la tendance forment une synthèse qu'on peut appeler passion. La passion est donc l'état de la tendance ou la tendance de l'état, la synthèse du moyen et de la fin. La finalité est une catégorie aussi universelle que la vie et le devenir : on vit pour quelque chose ; le devenir implique la tendance et la fin, aussi bien que la puissance et la cause. A la loi de finalité se rattachent le bien et le mal, le beau et le laid, qui provoquent en nous le désir et la répulsion, l'espérance et la crainte, le plaisir et la peine, l'amour et la haine, et qui se révèlent dans la nature entière, tantôt par l'appétit ou l'instinct, tantôt par les affinités ou par l'attraction. Partant de la relation en général, toutes les catégories aboutissent enfin à cette relation particulière qui est la personnalité. De tout objet représenté dans l'espace ou dans le temps, on peut demander *en qui* il se manifeste. La personnalité se termine comme les autres catégories par la synthèse d'une limite et d'un intervalle correspondant. La limite est le *soi*, une sphère de phénomènes internes ; l'intervalle est le *non-soi*, l'ensemble des phénomènes extérieurs. La synthèse du soi et du non-soi est la conscience, la personne : la conscience, en d'autres termes, est le soi du non-soi ou le non-soi du soi. Les rapports entre personnes constituent les droits et les devoirs. La personne nous offre, réalisé à un degré éminent, le caractère d'individualité qui appartient aux êtres (1).

Le propre de ce système est de ramener toutes les catégories à la relation, en excluant les termes mêmes que toute relation suppose, c'est à dire les êtres ou les substances, de renfermer la science dans le monde des représentations ou des phénomènes, en éliminant l'infini et l'absolu, d'appliquer enfin à la nature, les catégories psychologiques de la finalité et de la personnalité, résumées dans la passion et

(1) Ch. Renouvier, *Essais de critique générale*, 3^e et 4^e part. Paris, 1854.

dans la conscience. Ce n'est pas le moment de se prononcer sur ces diverses hypothèses, aussi bizarres et plus obscures que celles de Hegel. Nous ferons remarquer seulement que ces constructions logiques, qui procèdent par conceptions générales *à priori* n'ont rien de commun avec la science des phénomènes, et que les conclusions sceptiques qu'elles amènent ne sont justifiées que par des définitions arbitraires. Il est certain que l'infini n'est pas un objet de la science, si la pensée a pour fonction de déterminer les choses, et si déterminer, c'est limiter. Mais pourquoi cette définition? Il est évident encore qu'il faut rejeter la personnalité divine, si la personnalité se confond avec l'individualité, et si le moi ne peut arriver à la conscience de lui-même que par l'opposition d'un non-moi. Mais pourquoi cette confusion? Il n'y a pas même de discussion sur ces points. Rien de plus dogmatique qu'une pareille critique (1).

Il nous reste à exposer un dernier système, celui de Krause, où les catégories apparaissent pour la première fois dans leur enchaînement logique, comme lois de la pensée, et dans leur ordre ontologique, comme attributs constitutifs des êtres, sans que la logique soit absorbée par la métaphysique, comme dans l'idéalisme absolu de Hegel. Toutes les catégories reposent, comme Aristote l'avait reconnu, sur l'idée de l'être, qui est la plus simple et la plus universelle, puisque l'être est au fond de chaque pensée et au fond de chaque chose. Tout ce qui est, substance ou propriété, moi ou non-moi, a de l'être, est *quelque chose*. L'être est le premier et le dernier mot de toute science, puisque toute science a pour objet de déterminer, c'est à dire d'expliquer une chose, finie ou infinie, l'âme, le corps ou Dieu, l'espace, le mouvement ou la quantité. L'analyse de l'être, c'est toute la science. Mais comment procéder à cette analyse? En envisageant l'être à tous les points de vue qui sont donnés par l'observation : en lui-même, dans son contenu et dans ses rapports avec son contenu, en d'autres termes comme

(1) *La Science de l'âme dans les limites de l'observation*, 1^{re} part., ch. II et 3^e part., ch. III. Bruxelles, 1862.

tout, comme ensemble de parties, et dans les rapports du tout avec les parties. Ces trois faces de l'être correspondent à la *thèse*, à l'*antithèse* et à la *synthèse*. L'être est d'abord posé en lui-même : comme tel il est un ; il est ensuite posé comme une variété de choses, si l'on considère tout ce qui est renfermé dans son essence : comme tel il est multiple, et chaque élément de la variété est en antithèse ou en opposition avec les autres ; l'être enfin est posé dans l'union du tout et des parties, comme organisme : comme tel il est l'harmonie du tout et des parties. Tels sont les principes fondamentaux qui président à la détermination de l'être.

Hegel et d'autres auteurs ont également recours aux lois de la thèse, de l'antithèse et de la synthèse, mais ils les emploient d'une manière tout autre. La thèse, d'après eux, pose un objet, l'antithèse le nie, et la synthèse concilie à la fois l'objet et sa négation : la thèse et l'antithèse sont donc les deux termes d'une opposition contradictoire, qui, malgré la contradiction, s'écoulent l'un dans l'autre, et qui se retrouvent intacts dans la synthèse, après avoir été détruits. C'est ainsi que l'idée absolue passe dans la nature, qui est la négation de l'idée, et s'élève à l'esprit où elle s'identifie avec la nature. De même, l'être se transforme en non-être et compose avec ce néant le devenir. Ce procédé est violent et arbitraire. L'antithèse exige une opposition coordinative entre deux termes contraires, dont l'un ne soit pas la négation pure et simple de l'autre, mais une affirmation nouvelle ; elle résulte de l'analyse de l'objet posé, elle ne renverse donc pas la thèse, mais la décompose en deux éléments coordonnés entre eux, et subordonnés tous deux à l'unité de l'objet ; en un mot, l'antithèse n'est pas opposée à la thèse, mais contient deux termes opposés l'un à l'autre. La synthèse à son tour n'est pas une idée supérieure qui élève à la fois la thèse et l'antithèse à une plus haute puissance, mais simplement l'union ou l'harmonie des deux membres de l'antithèse. Prenons un exemple dans l'anthropologie : l'homme est un : voilà la thèse ; cette unité se manifeste par deux êtres opposés, l'esprit et le corps : voilà l'antithèse ou la variété ; l'esprit s'unit au corps sans se con-